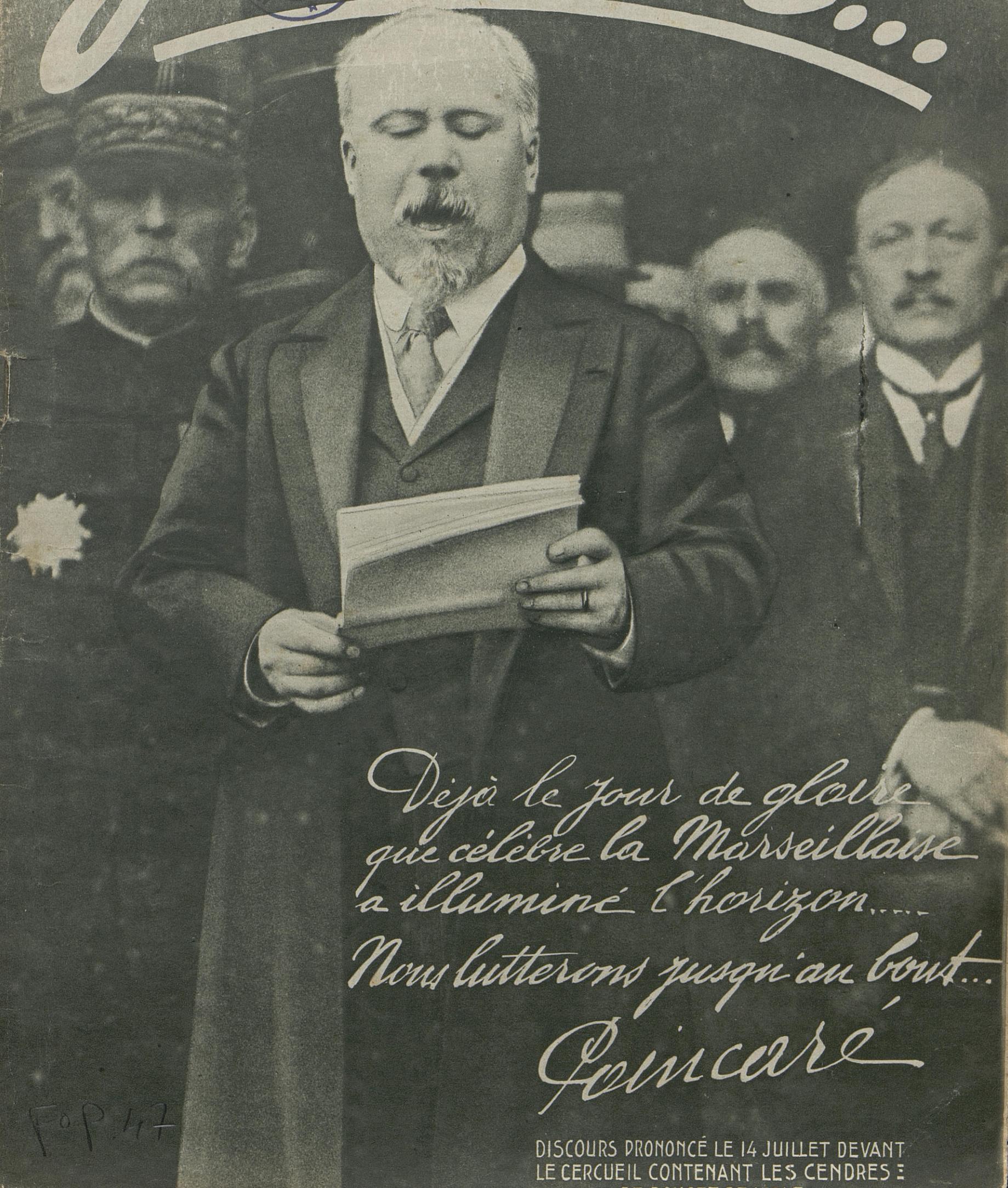


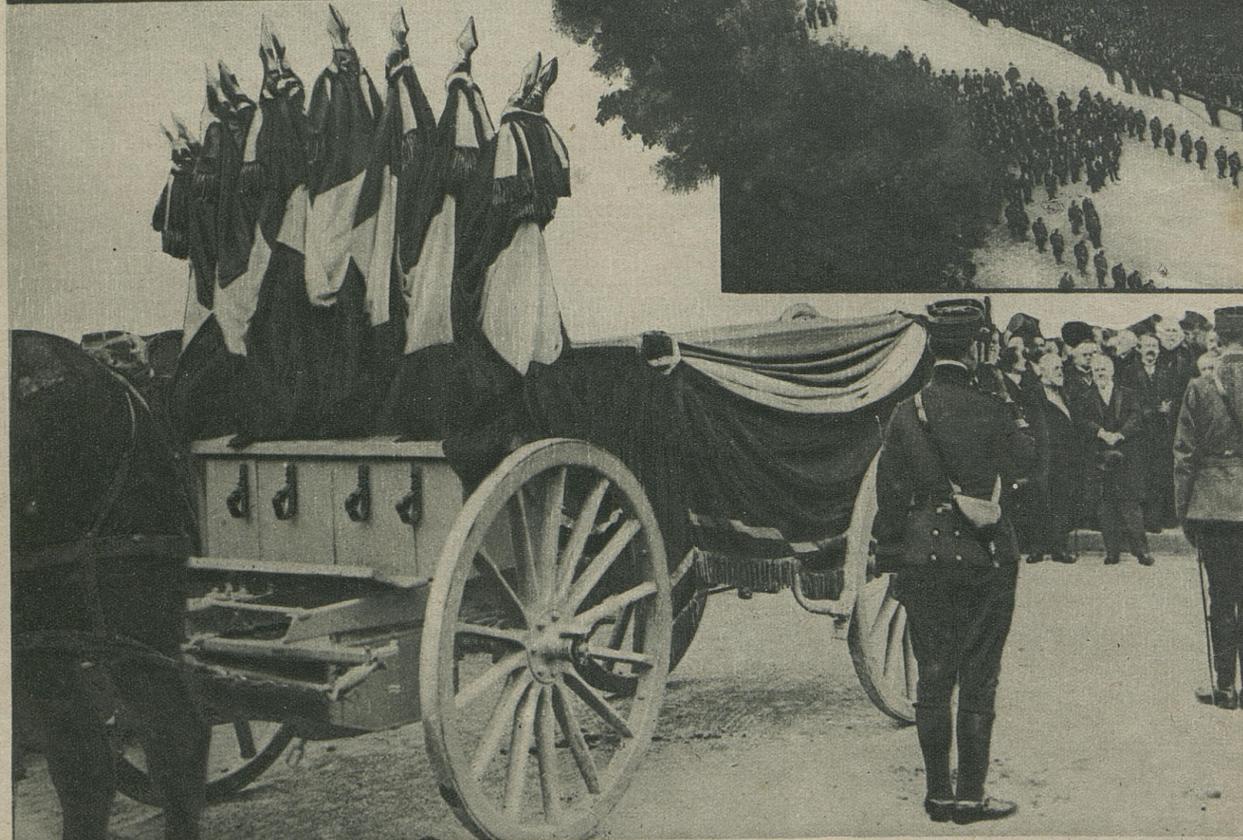
J'ai vu...



Déjà le jour de gloire
 que célèbre la Marseillaise
 a illuminé l'horizon...
 Nous lutterons jusqu'au bout...
 Feincaire

FOP 47

DISCOURS PRONONCÉ LE 14 JUILLET DEVANT
LE CERCUEIL CONTENANT LES CENDRES :
DE DANGET DE L'ISLE



LA PROLONGE D'ARTILLERIE QUI TRANSPORTA LES CENDRES.

LE 14 JUILLET 1915 : LA FRANCE CÉLÈBRE SA FÊTE NATIONALE EN

La visite que l'on avait coutume de rendre chaque année à nos soldats défilant à Longchamp, la foule l'a faite cette année de guerre à Rouget de Lisle, le chantre de cette *Marseillaise*, de ces

strophes ardentes que nos troupes clament lorsqu'elles courent à l'assaut. Ses cendres, qui reposaient au cimetière de Choisy-le-Roi, ont été transportées à travers Paris jusqu'aux Invalides, sur l'affût



DANS LA COUR DES INVALIDES OU FURENT PROVISOIREMENT TRANSPORTÉES LES CENDRES DE ROUGET DE LISLE, LA FOULE ÉCOUTE M^{me} DELNA ET ALBERS (X) CHANTER LA MARSEILLAISE.

LE DÉFILÉ DU CORTÈGE DANS L'AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

TRANSPORTANT AUX INVALIDES LES CENDRES DE ROUGET DE LISLE

d'un canon qui datait des guerres de la première république. C'est au milieu d'une foule immense et toute vibrante d'enthousiasme que la cérémonie se déroula. Elle fut l'occasion pour le Président de

la République de prononcer un discours où l'on a senti passer l'âme de toute la nation et où il affirma une fois de plus la volonté inébranlable de la France et de ses alliés de tenir jusqu'au bout

FOP. 47



M. Maurice Barrès

M. Stéphen Pichon

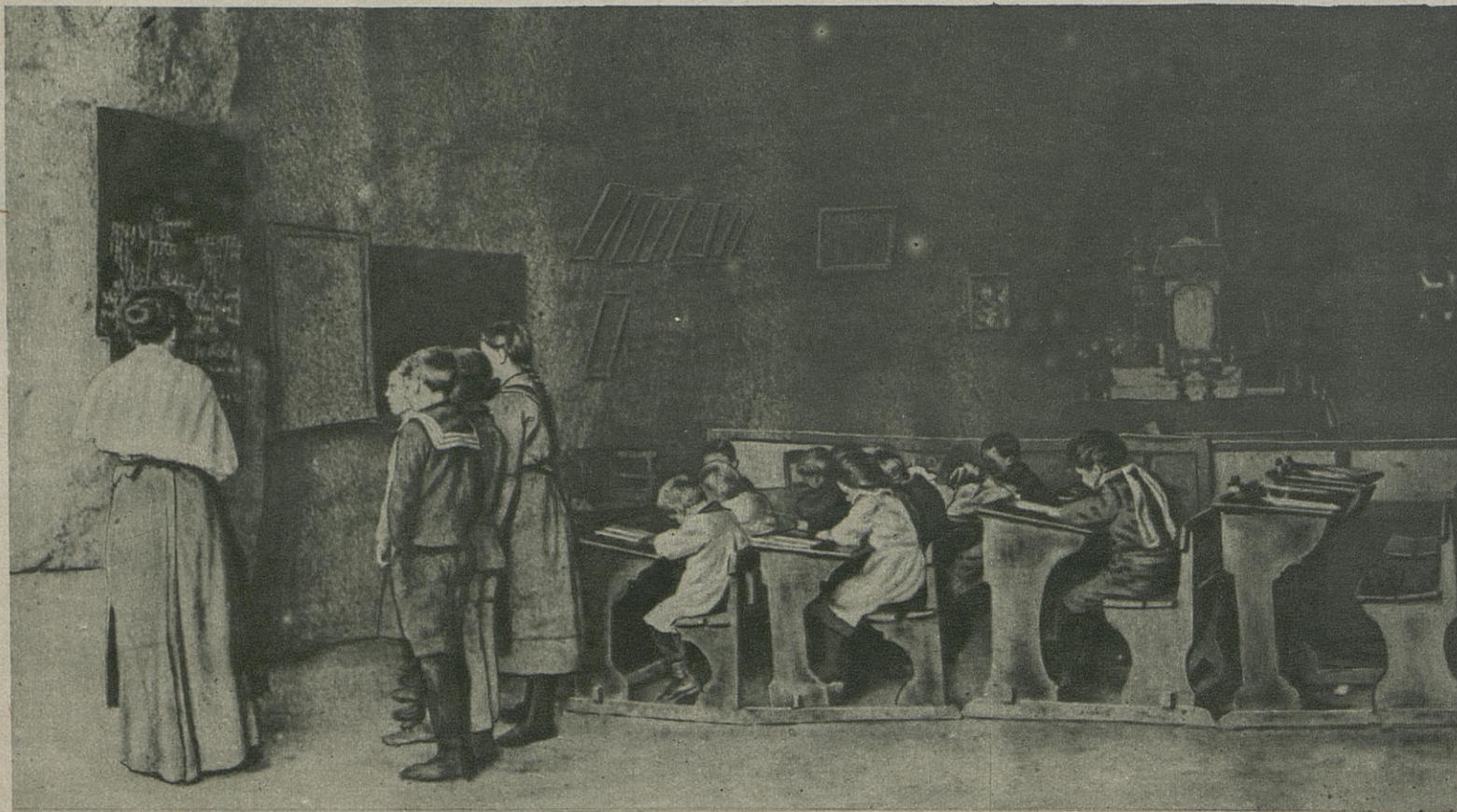
M. Louis Barthou

M. J. Reinach

DANS LES RUINES D'ABLAIN-SAIN-NAZAIRE

Voici, pris sur la ligne de feu, au village d'Ablain-Saint-Nazaire en ruines et qui est encore le théâtre de violents combats, quelques-uns des hommes que leur passé et leur talent désignent pour nous aider à supporter avec courage les épreuves d'une guerre dure et longue. Mais ce n'est pas seulement par la

plume ou la parole qu'ils raffermissent l'opinion. Maurice Barrès, Stéphen Pichon, Louis Barthou, Joseph Reinach vont jusqu'aux tranchées de première ligne et leur présence est pour les soldats un vrai réconfort. Entre Maurice Barrès et Stéphen Pichon, un premier prix du Conservatoire avec un violoncelle improvisé.

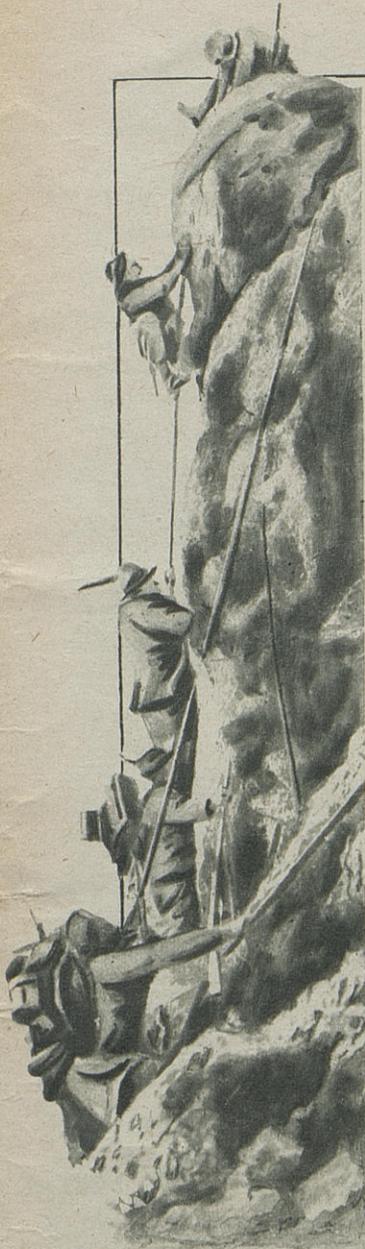


COMME A L'ÉPOQUE DES TROGLODYTES

Sur les falaises de l'Aisne, les enfants vont à l'école dans des carrières nommées *creulles*, creusées par des hommes des temps préhistoriques. C'est la vie des

troglodytes de l'âge de pierre appliquée à l'éducation moderne. Mme femme de l'instituteur, tient la classe. Le village est sous le feu des canons ennemis depuis octobre 1914.

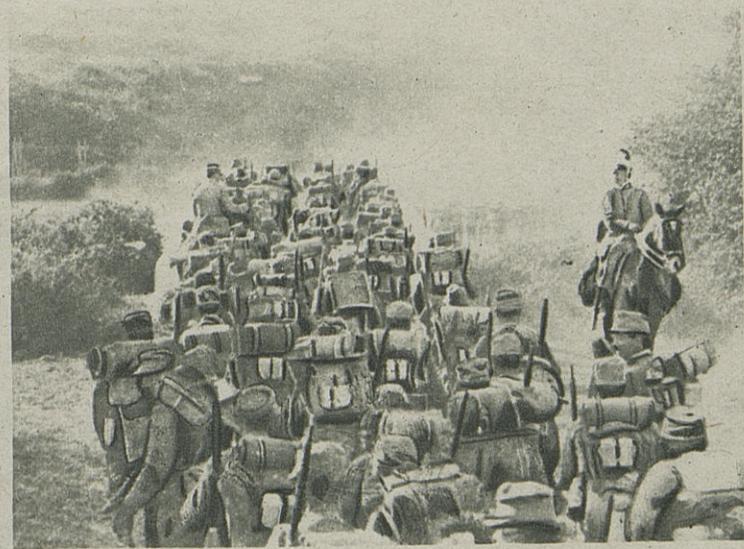
L'INVENTEUR MARCONI (<>)



ALPINS ITALIENS EN CARNIE



MITRAILLEUSES EN MARCHÉ



RÉGIMENT ALLANT AU FRONT



LE POÈTE D'ANNUNZIO



CONRAD DE HOETZENDORF, CHEF D'ÉTAT-MAJOR AUTRICHIEN



LE ROI D'ITALIE AU FRONT

SUR LE FRONT ITALIEN

L'Italie continue sa marche victorieuse en dépit du chef d'état-major autrichien Conrad de Hoetzendorf que nous voyons penché anxieusement sur une carte du Trentin. Le temps est proche où Trieste, vers laquelle tendent les aspirations de l'Italie entière, verra les soldats du généralissime Cadorna,

qui n'en sont plus qu'à une journée de marche. Le grand poète Gabriele d'Annunzio a rejoint l'armée comme lieutenant de cavalerie, afin d'être le premier à célébrer la délivrance des terres irrédentes, et l'illustre inventeur Marconi, revenu spécialement d'Amérique, a mis lui aussi son génie au service de la patrie.

Si nous voulons une paix durable...⁽¹⁾

par l'Abbé WETTERLÉ (Suite).

LES ENNEMIS DE LA POLOGNE.

Encore serait-il nécessaire que l'union la plus complète régnât parmi les intéressés. Est-ce le cas? Non! Bon nombre de Polonais autrichiens mènent contre la Russie une campagne qu'on ne saurait juger trop sévèrement. Les échos nous en reviennent de différents côtés. Quelques-uns de leurs amis parisiens n'allaient-ils pas, ces jours derniers, jusqu'à proposer de conclure la paix, une paix plus que boiteuse, avant que le sort des armes n'eût décidé entre les Empires du centre et la Quadruple-Entente! Ces russophobes impénitents ne se rendent évidemment pas compte des embarras presque insurmontables qu'ils créeront par cette folle et vaine agitation à leurs compatriotes.

La Prusse ne rendra jamais la Pologne autonome; l'Autriche ne sera pas à même d'étendre les libertés galiciennes à tout le territoire de l'ancien royaume de l'Aigle blanc. Seule la Russie est assez puissante pour pouvoir, sans se diminuer, accorder la plus large indépendance au Polonais. Dès lors pourquoi fournir au parti nationaliste russe des arguments qui lui permettront de reprendre son agitation antipolonaise à la cour et dans la Douma? Le tsar Nicolas est animé des meilleures intentions, il l'a prouvé en maintes circonstances. Le paragraphe 87 de la constitution lui permet de faire acte d'autorité. Encore est-il nécessaire que les Polonais eux-mêmes lui facilitent son intervention personnelle. Ce n'est pas en combattant comme ils le font, ouvertement et sournoisement, la politique russe que les nobles galiciens arriveront à leurs fins. Si au contraire, de ce côté, comme en Posnanie et dans la province de Varsovie, les Polonais font crédit de leur confiance au souverain généreux qui les a pris sous sa protection, nous verrons bientôt, ce que tout le monde souhaite, renaître une Pologne indépendante, sous le sceptre du tsar, une Pologne qui parlera librement sa langue, pratiquera sans entraves sa religion, aura son parlement local, s'administrera elle-même et formera, entre le slavisme moscovite et le germanisme prussien, un solide État-tampon.

L'AUTRICHE-HONGRIE ET LES NATIONALITÉS.

L'Autriche-Hongrie, avec ses 51 millions d'habitants, est le pays le plus bigarré de l'Europe, voire même du monde. Ses habitants parlent dix-huit langues différentes, les races dont ils sont issus n'ont jamais pu s'entendre entre elles. Séparés par des traditions ethniques différentes, ils sont encore de religions rivales.

Faisons le compte sommaire de ces profondes oppositions. L'Autriche-Hongrie compte 12 millions seulement d'Allemands, 6 millions et demi de Bohémiens (Tchèques), de Moraves et de Slovaques, 5 millions de Polonais, 3 millions et demi de Ruthènes, 700 000 Croates et Serbes, 1 million et quart de Slovènes, près de 300 000 Roumains, 700 000 Italiens, enfin 10 millions de Hongrois ou Magyars.

Au point de vue religieux, la population se décompose de la façon suivante : 33 millions et demi de catholiques, 5 millions et demi de grecs unis, 6 millions et demi d'orthodoxes grecs-arméniens, 1 million trois quarts de protestants de la confession

d'Augsbourg, près de 3 millions de protestants de la confession helvétique, 2 millions et quart d'israélites, 600 000 musulmans.

La plupart de ces nationalités et de ces groupes religieux occupaient jadis des territoires strictement délimités. Cependant des infiltrations se sont fatalement produites au cours des siècles et, à l'heure actuelle, il est souvent très difficile d'établir les frontières ethniques, linguistiques et économiques des nationalités. C'est ainsi qu'en Transylvanie, les Roumains ne forment plus la majorité, bien qu'ils soient le groupe national de beaucoup le plus important. En Dalmatie, les Serbes et les Italiens voisinent et se confondent. Dans le Banat, il en est de même pour les Serbes et les Roumains, en Gallicie pour les Polonais, les Ruthènes et les Petits-Russes. La Bohême et la Moravie forment un ensemble plus homogène; mais l'élément allemand s'y est fortement implanté. La ville même de Vienne, sur une population de 2 millions d'habitants, ne compte pas moins de 500 000 Slaves de toutes provenances.

POLITIQUE DES HABSBOURG

Les Habsbourg se sont toujours appliqués à entretenir les rivalités nationales de leurs sujets. Nulle part le principe : *divide et impera* (il faut diviser pour régner) ne fut appliqué avec plus de rigueur.

Les Polonais autrichiens étaient favorisés par la maison régnante qui leur avait accordé la plus large autonomie. Les Tchèques connurent des destinées diverses. Tantôt le pouvoir central les comblait d'amabilités, tantôt il les soumettait au régime le plus rigoureux. Même alternance de douches chaudes et froides dans les provinces italiennes et serbes. Les sujets les plus malheureux des Habsbourg étaient incontestablement les Ruthènes, qu'accablaient également les Allemands d'Autriche, les Polonais et les Magyars.

Et pourtant les Slaves de la monarchie dualiste avaient eu, parfois, quelques lueurs d'espoir. Si les pangermanistes de Vienne s'ingéniaient à les dénationaliser, quelques hommes d'Etat plus intelligents avaient pensé sérieusement à rompre les chaînes des opprimés et à donner à l'empire un caractère fédéraliste. Le vieux François-Joseph lui-même, en accordant à son peuple le suffrage universel pour le Reichsrath, pensait affranchir en partie les nationalités slaves. Quant à l'archiduc François-Ferdinand, qui, par son mariage morganatique avec la comtesse Schotek, originaire de Bohême, s'était affranchi de la domination germanique, on affirmait qu'il voulait accorder leur autonomie à tous les groupements ethniques de son pays. Quand il fut assassiné à Sarajévo, l'an dernier, on ne manqua pas, à Vienne, de prétendre, dans certains milieux, que l'Allemagne n'était pas étrangère à ce crime odieux, qui devait déclencher la guerre mondiale.

Toujours est-il que l'Autriche-Hongrie, avec ses 12 millions d'Allemands, ses 10 millions de Magyars et ses 28 millions de Slaves, devait fatalement à la longue s'éloigner de la politique de l'empire voisin, pour de plus en plus se transformer en un État protecteur du slavisme méridional.

Faisons d'ailleurs remarquer que les chiffres que nous avons donnés plus haut sont de source officielle allemande, et que dès lors ils restent sujets à caution. Il est

probable que l'élément slave de la population austro-hongroise est en réalité bien plus important. Quant aux Magyars, on aurait encore tort de les considérer comme formant un groupement compact. 500 000 d'entre eux à peine représentent la classe des grands propriétaires. Les autres, serfs besogneux que les maîtres du sol tyrannisent, seraient heureux d'être affranchis d'un joug odieux.

ASPIRATIONS NATIONALES.

Les hommes d'Etat de Vienne n'ont pas su préparer la fusion de toutes ces races diverses et leur donner un idéal national commun. Leur politique changeante, uniquement accommodée aux nécessités du moment, n'a fait qu'accélérer le mouvement centrifuge de l'opinion publique dans les différentes provinces du pays.

Et puis il y avait, dominant tous les autres problèmes intérieurs, l'éternelle rivalité entre les Autrichiens et les Hongrois. A Vienne, François-Joseph était empereur; à Budapest, il était roi. L'union personnelle n'arrivait pas à faire disparaître des oppositions, qui au contraire s'accroissaient chaque jour davantage, comme le prouvaient les séances orageuses des Délégations, où s'établissait le budget commun aux deux Etats, comme l'a prouvé davantage l'attitude agressive du gouvernement hongrois depuis le début des hostilités.

Il est assez curieux de constater que, dans cette lutte âpre et traîtresse entre Vienne et Budapest, l'Allemagne a toujours ouvertement soutenu le comte Tisza, celui qui sera, dans l'histoire, le fossoyeur de la maison de Habsbourg.

Quoi qu'il en soit, les aspirations des différentes nationalités de la monarchie dualiste sont nettement séparatistes. Les Serbo-Croates ne pensent qu'à se rattacher à la grande Serbie, les Ruthènes à la Russie, les Latins du Sud à l'Italie, ceux de l'Est à la Roumanie. Quant aux Tchèques de Bohême et de Moravie, leur rêve serait de former un Etat indépendant entre la Pologne restaurée et ce qui restera de l'Autriche allemande.

Faut-il, dans ces conditions, marquer quelque surprise des défaites répétées de l'armée autrichienne? Les Slaves se battent à contre-cœur contre les Russes et les Serbes qui veulent les affranchir. Dès que cela leur est possible, ils se rendent à ceux qu'ils considèrent comme des frères de race, et si les troupes allemandes n'étaient pas là pour les encadrer solidement, ils déposeraient encore en plus grand nombre les armes devant leurs amis du Nord.

(A suivre.)

E. WETTERLÉ.

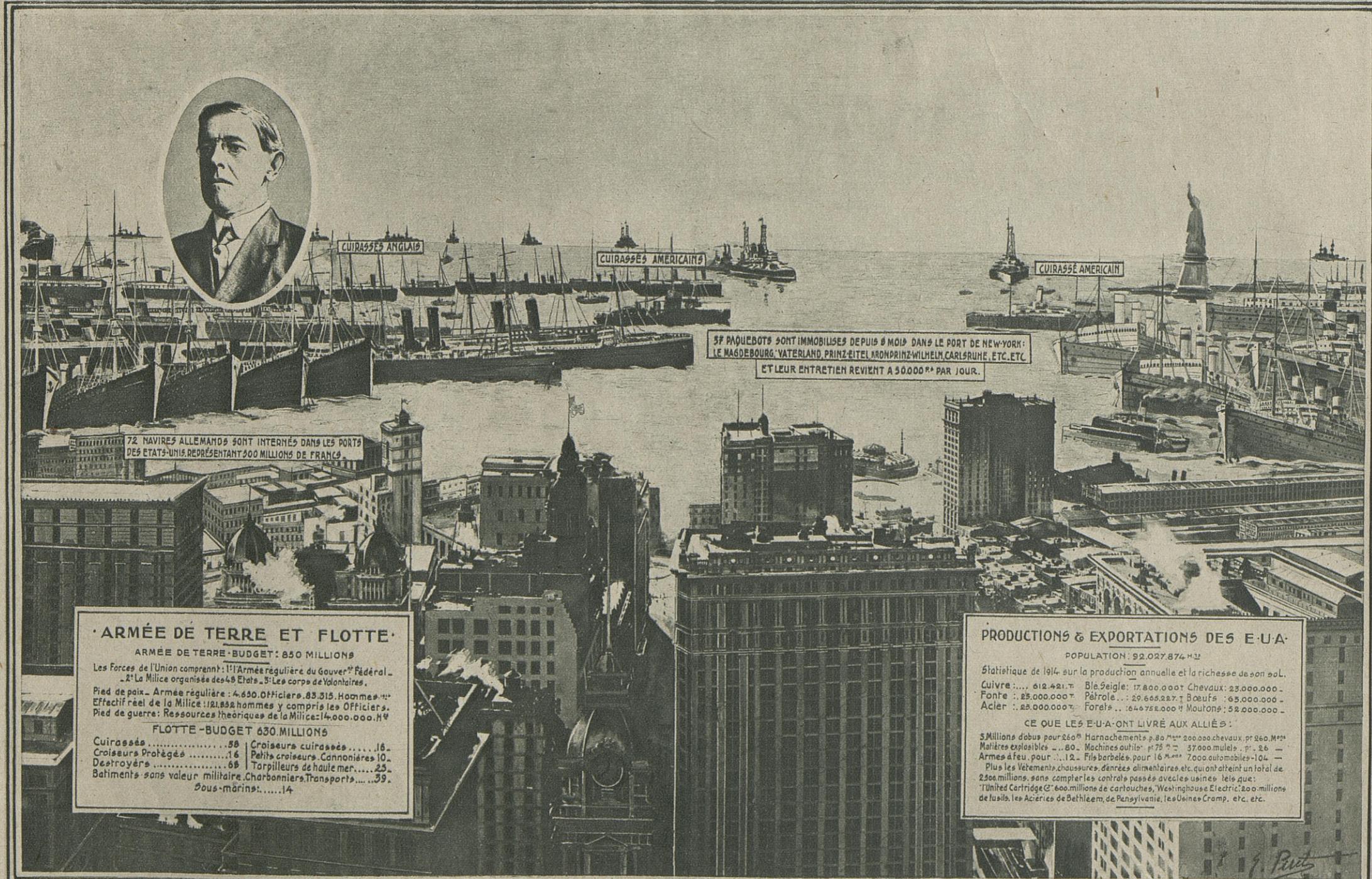
ABONNEMENTS DE SAISON. — Outre les abonnements ordinaires (France, un an : 12 francs; six mois : 6 fr. 50. Étranger, un an : 20 francs; six mois : 11 francs), nous consentons des abonnements de trois mois (abonnements de saison) contre envoi d'un mandat-poste de 3 fr. 75 adressé à M. l'administrateur de *J'ai vu...*, 8, boulevard des Capucines.

NOTRE NUMÉRO RÉTROSPECTIF. — Notre premier numéro n'ayant paru que le 19 novembre, nous avons publié un *numéro rétrospectif* relatant les événements de guerre survenus depuis l'attentat de Sarajévo jusqu'à la date de l'apparition de *J'ai vu...*

Ceux de nos lecteurs qui désireraient recevoir ce numéro (52 pages, 215 illustrations, cartes et schémas) devront nous faire parvenir la somme de un franc.

(1) Voir les numéros 20 et suivants.

SI L'AMÉRIQUE DÉCLARAIT LA GUERRE A L'ALLEMAGNE...



72 NAVIRES ALLEMANDS SONT INTERNÉS DANS LES PORTS DES ETATS-UNIS, REPRÉSENTANT 300 MILLIONS DE FRANCS.

37 PAQUEBOTS SONT IMMOBILISÉS DEPUIS 8 MOIS DANS LE PORT DE NEW-YORK: LE MAGDEBOURG, VATERLAND, PRINZ-EITEL, KRONPRINZ-WILHELM, CARLSRUHE, ETC. ETC. ET LEUR ENTRETIEN REVIENT A 50.000 FR. PAR JOUR.

ARMÉE DE TERRE ET FLOTTE

ARMÉE DE TERRE - BUDGET: 850 MILLIONS
 Les Forces de l'Union comprennent: 1° L'Armée régulière du Gouvern^{mt} Fédéral...
 2° La Milice organisée des 48 Etats... 3° Les corps de Volontaires.
 Pied de paix - Armée régulière: 4.650 Officiers, 83.315 Hommes...
 Effectif réel de la Milice: 121.852 hommes y compris les Officiers.
 Pied de guerre: Ressources théoriques de la Milice: 14.000.000 H^{ommes}

FLOTTE - BUDGET 630 MILLIONS

Cuirassés	58	Croiseurs cuirassés	16
Croiseurs Protégés	16	Petits croiseurs	10
Destroyers	65	Torpilleurs de haute mer	25
Batiments sans valeur militaire, Charbonniers, Transports	39		
Sous-marins	14		

PRODUCTIONS & EXPORTATIONS DES E.-U.A.

POPULATION: 92.027.874 H^{ommes}

Statistique de 1914 sur la production annuelle et la richesse de son sol.

Cuivre	612.421 T.	Ble Seigle	17.800.000 T.	Chevaux	23.000.000
Fonte	25.000.000 T.	Pétrole	29.655.227 T.	Bœufs	65.000.000
Acier	23.000.000 T.	Forêts	164.675.000 H ^{ectares}	Moutons	52.000.000

CE QUE LES E.-U.A.-ONT LIVRÉ AUX ALLIÉS:

5 Millions de bus pour 260⁰⁰⁰ Harnachements, 80⁰⁰⁰ M^{ètres} 200.000 chevaux, 17.250 M^{ètres} Câbles explosibles... 80⁰⁰⁰ Machines outils... 75⁰⁰⁰ M^{ètres} 37.000 mules... 17.250 M^{ètres} Armes à feu pour... 12⁰⁰⁰ Fils barbelés pour 16 M^{ètres} 7.000 automobiles-104 - Plus les vêtements, chaussures, denrées alimentaires, etc. qui ont atteint un total de 2.500 millions, sans compter les contrats passés avec les usines tels que: United Cartridge Co. 600 millions de cartouches, Westinghouse Electric, 200 millions de fusils, les Acieries de Bethlehem, de Pensylvanie, les Usines Cramp, etc. etc.



La note de l'Allemagne aux Etats-Unis a provoqué une vive émotion: on se demande ce qui arriverait en cas de rupture entre les deux pays. La vue de la rade de New-York donne déjà une idée de ce que feraient ou pourraient faire les Américains dans cette ville: saisie des bateaux de commerce et de guerre dont la valeur n'est pas inférieure à un milliard. En outre, l'Amérique

mettrait sous séquestre toutes les maisons de commerce et les grandes banques allemandes qui sont très nombreuses aux Etats-Unis. On assure que le kaiser aurait placé dans différentes banques plus de cent millions. Ceci pourrait le faire réfléchir. On peut sacrifier la vie et les biens de ses sujets et y regarder à deux fois avant de perdre une fortune personnelle aussi considérable.



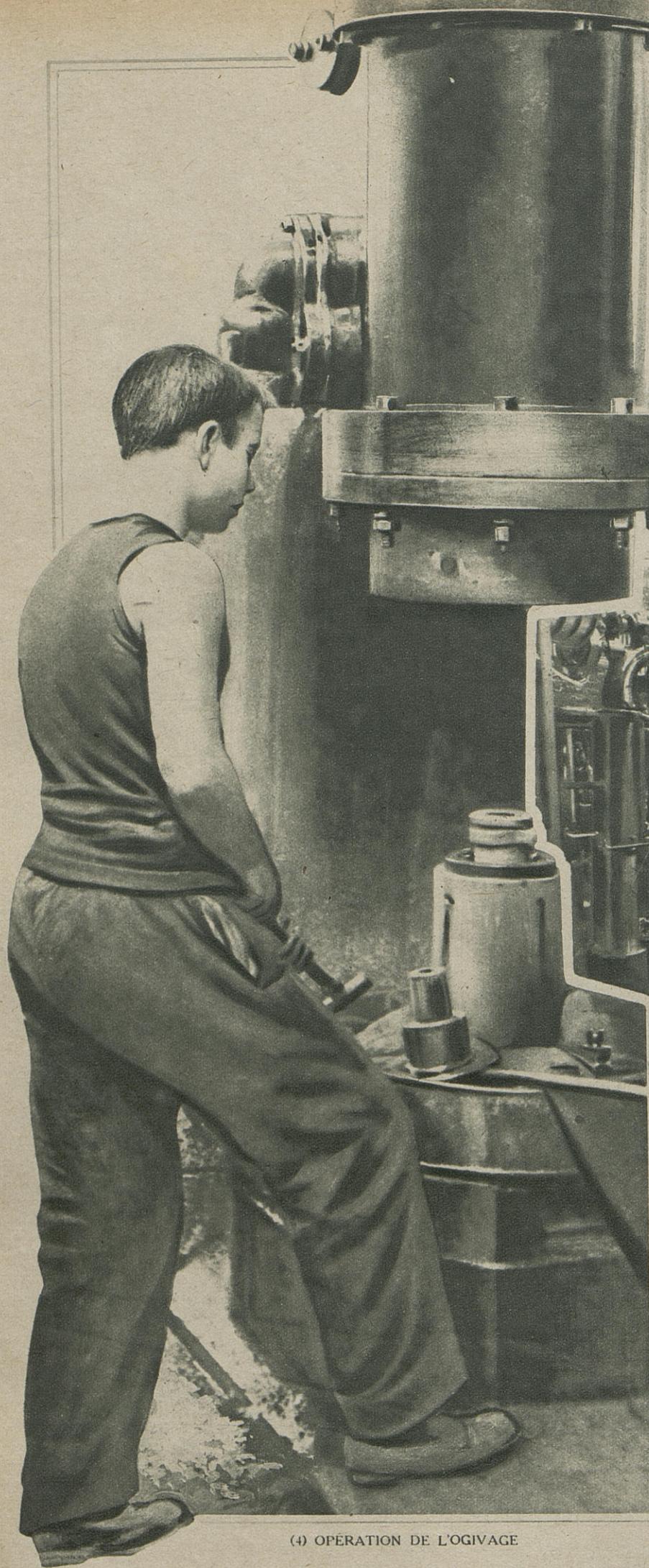


LEURS FIGURES (Un groupe de prisonniers faits au B.-L.-P., le 6 juillet)

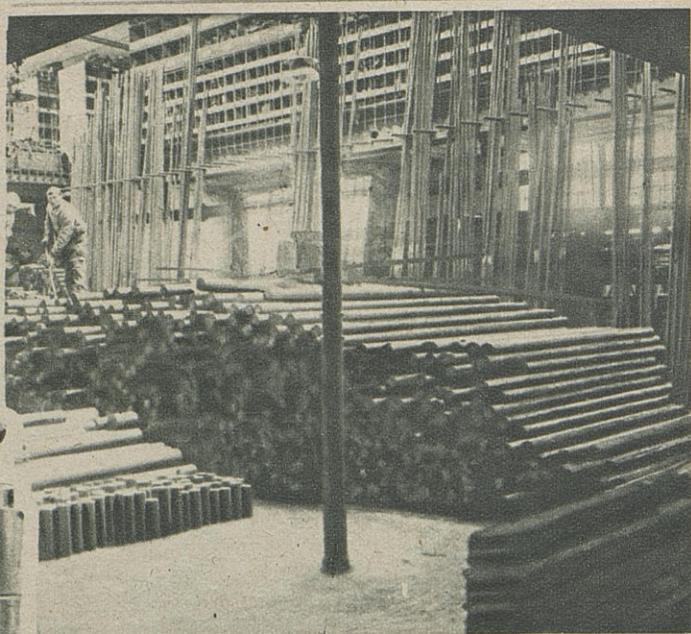
Après un bombardement effroyable de leurs positions, nos soldats trouvèrent dans leurs tranchées et firent prisonnier, derniers survivants de leurs régiments anéantis, le lamentable troupeau que

nous donnons ici. On peut juger par ces visages hâves et contractés, ces regards sournois et cruels et cet air de bestialité farouche qui caractérise chacune de ces figures examinées en détail, de l'état d'âme

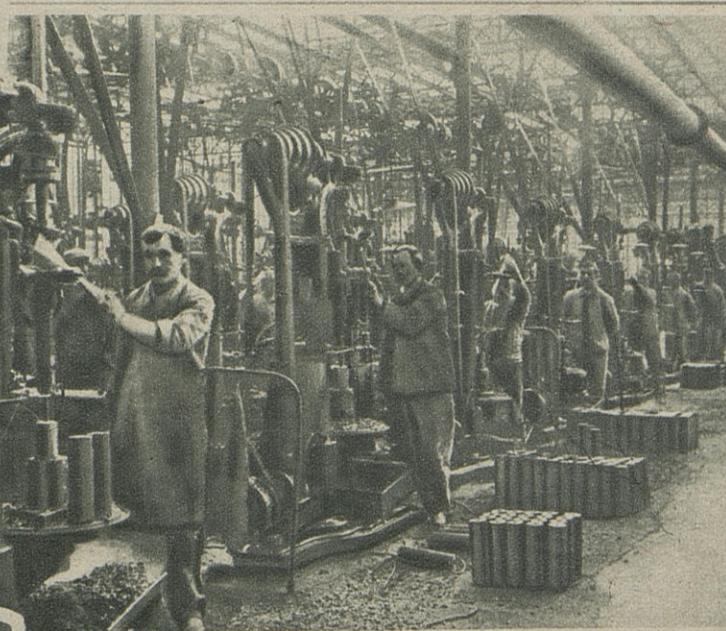
des défenseurs de la kultur germanique. Voici les fauves au repos et qui s'abandonnent... Leur vraie nature leur remonte au visage. Ils se montrent tels qu'ils sont et vraiment ce n'est point à leur avantage.



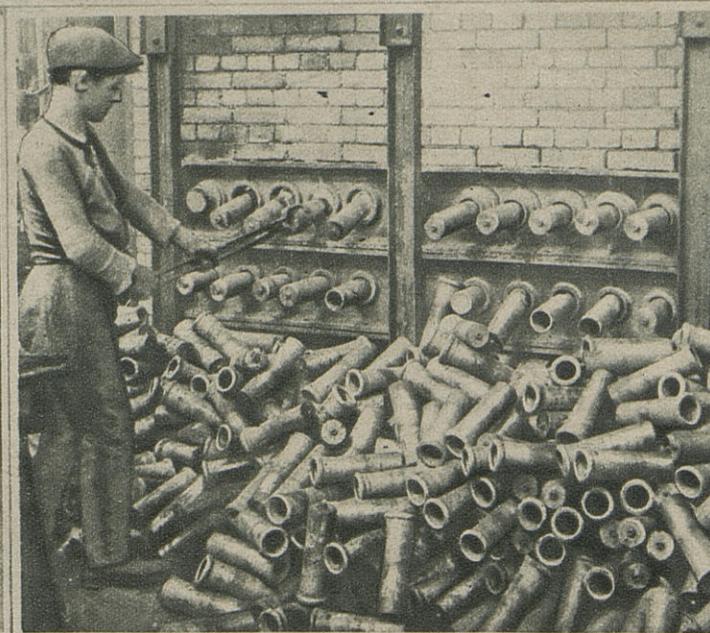
(4) OPÉRATION DE L'OGIVAGE



(1) ARRIVAGE DES BARRES D'ACIER



(2) PERÇAGE DES OBUS

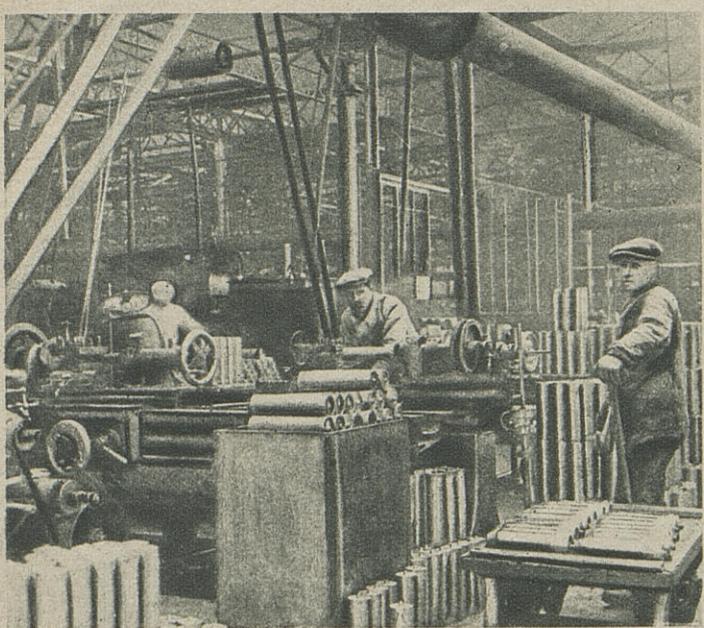


(3) FORMATION DES OBUS

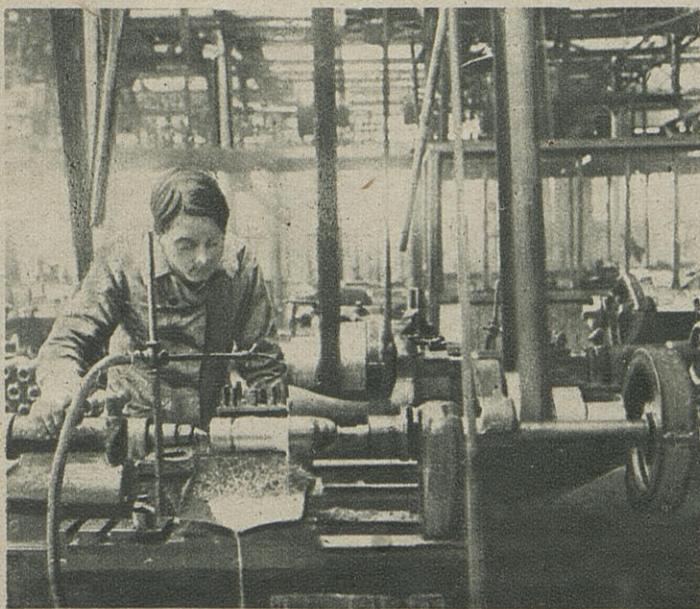
DES CANONS, DES MUNITIONS

Au moment où la France entière est transformée en un vaste atelier où se fabriquent les munitions qui doivent donner la victoire à nos héroïques soldats, il nous a paru bon de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques-unes des opérations qui d'une simple barre d'a-

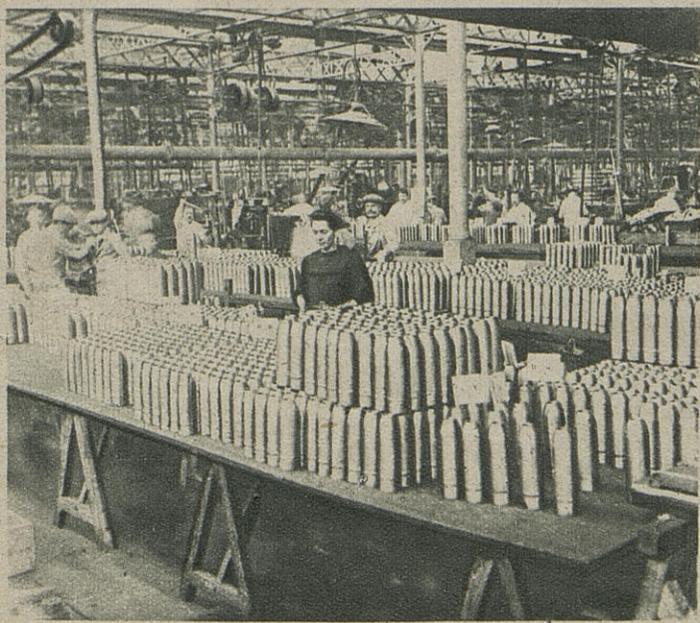
cier font ce merveilleux projectile : un obus de 75. C'est l'arrivage de la barre (1) découpée en morceaux d'égale longueur qui subissent le perçage (2), puis l'alésage par les tours Potter. Après l'alésage, c'est la formation de l'obus (3) dont un bout reçoit un rebord tandis que l'autre



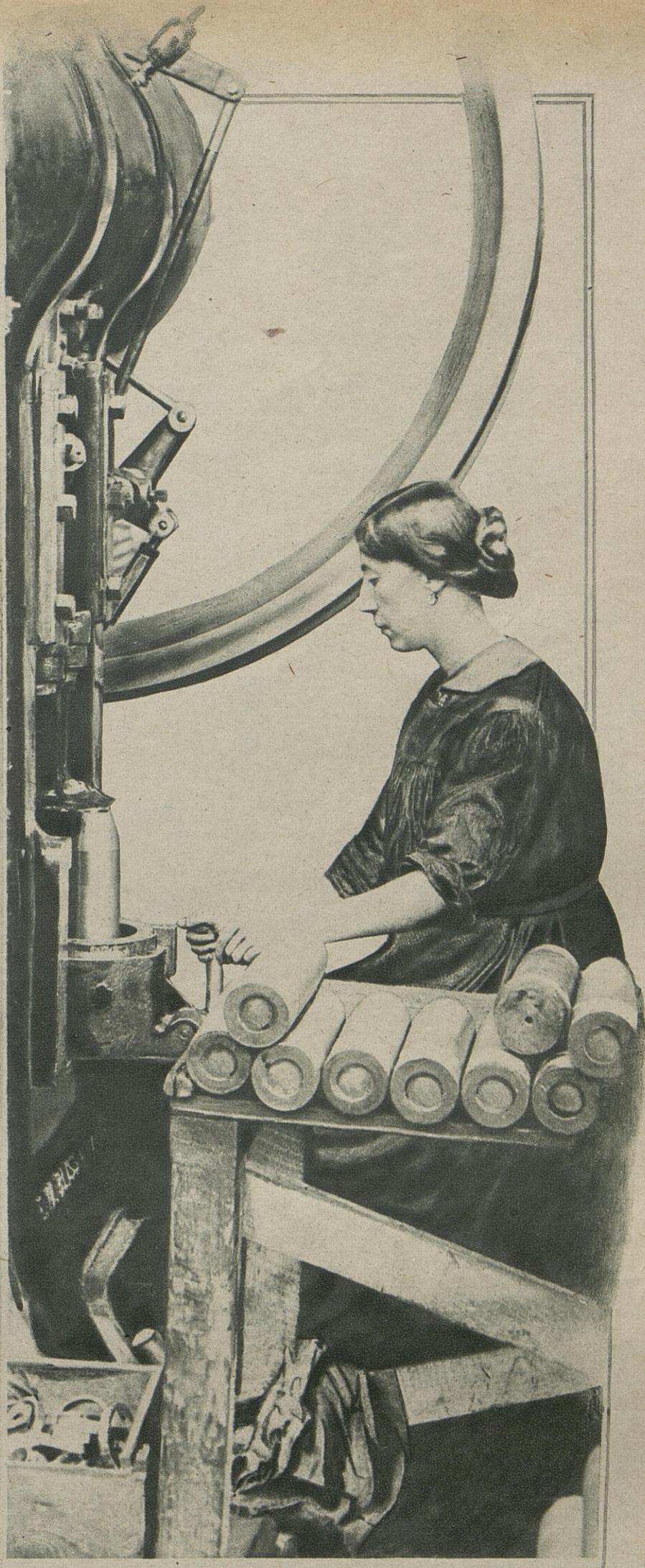
(5) L'ATELIER DU TOURNAGE



(6) LES OBUS SONT ÉVIDÉS



(8) RÉCEPTION ET VÉRIFICATION



(7) CEINTURAGE DES OBUS

COMMENT ON FABRIQUE UN OBUS

bout passe à l'ogivage (4). Après l'ogivage, la trempe, le billage, le lamage de l'ogive, l'évidement extérieur, le meulage du renflement, le meulage du cône de forçement de la douille (5 et 6), le tournage de la gorge et le molletage de la gorge permettent à l'obus d'être

soumis à l'épreuve de l'essai hydraulique sous une pression de 1400 kilogrammes. Les obus défectueux éclatent et sont jetés, les bons sont ceinturés (7) et prêts à recevoir leur charge. Après la réception et la vérification (8), les obus sont envoyés aux batteries de tir.

SUR TERRE ET DANS LES AIRS ⁽¹⁾

REIMS, 25 septembre.

Les attaques allemandes se multiplient au sud et à l'est de Reims, entre les hauteurs de Nogent-l'Abbesse, le canal de la Vesle et la ferme d'Alger. C'est dans ce secteur que les attaques ont atteint le maximum d'intensité : la Garde prussienne y a pris part et, comme à la Fère-Champenoise, elle y a trouvé encore son tombeau...

Depuis la veille, grâce à un radio allemand intercepté, on savait que l'ordre de l'empereur d'Allemagne était : « Attaque générale, percer entre Reims et Châlons ». Et de fait, à partir de l'aube, les attaques ont commencé, pendant que l'activité des avions allemands, d'ordinaire calmes, se manifestait sous forme de bombardement sur Reims, le camp de Châlons, Épernay et Châlons.

Dans le petit coin de champ de bataille qui se trouve sous nos yeux, l'attaque est menée par plusieurs bataillons de la garde ; ils s'avancent en masse, sans tirer, un rang remplaçant l'autre au fur et à mesure qu'il est fauché... Certains disent qu'ils s'avancent au pas de parade...

Devant la poussée allemande, le bataillon français qui lui est opposé est débordé, décimé par le feu de l'artillerie allemande et impressionné par cette marée humaine que le feu des mitrailleuses et des fusils n'arrête plus.

Mais à 400 mètres derrière nous, renseignés par des observateurs de tranchées, les batteries d'artillerie lourde de 105 et de 120 français ont su le danger.

Soudain, avec un fracas épouvantable, leur tir se déclanche. Les obus passent au-dessus de nos têtes, roulant avec un ronronnement grave dans le ciel.

Surprise sous l'avalanche, la ligne allemande reste clouée sur place.

Les explosions suivent les explosions : des gerbes de flammes, de corps déchiquetés, de terre remuée jaillissent du sol et retombent. Malgré les cris des officiers, malgré l'arrivée de réserves incessantes, la ligne allemande ne peut plus progresser ; elle semble figée au même point : c'est l'hécatombe.

Et soudain on voit nettement à la lunette la ligne, jusqu'alors immobile, osciller, puis littéralement se fondre, s'écraser sous la rafale de mitraille...

C'est la débandade de la Garde qui commence.

Derrière nous, les gros canons continuent de cracher leurs obus : impassibles, les artilleurs continuent leur besogne qu'ils ignorent et ne voient point, cependant que les gros monstres d'acier à chaque coup reviennent automatiquement en place, grâce à leurs grandes roues à plate-forme, qui leur assurent un appui et un pointage constants.

Pendant toute cette attaque contre le canal, le tir de l'artillerie a été dirigé par les observateurs d'artillerie placés dans les tranchées de première ligne, le téléphone à la main.

Mais lorsque les réserves allemandes ont apparu, le tir de barrage a été au contraire réglé et déclanché par notre escadrille d'artillerie survolant le terrain de l'attaque.

Aujourd'hui ce sont nos camarades de la Bl. 20 qui marchent : nous, nous sommes de piquet, en réserve, prêts à nous élancer.

Et vraiment la besogne que font aujourd'hui nos camarades des escadrilles d'artillerie est vraiment admirable de précision et d'efficacité.

Dans ce rôle, que de progrès fait depuis le début de la guerre ! Que de progrès depuis deux mois !

Au début, il faut l'avouer, nous avons été surpris par la méthode scientifique et précise de l'aviation allemande, tant au point de vue repérage d'objectif que réglage d'artillerie. Leurs fameuses fusées, qui amenaient instantanément le tir de l'artillerie allemande sur nos formations d'infanterie, avait jeté dans l'esprit du fantassin français une certaine appréhension.

A notre tour, nous avons repris les mêmes méthodes et, grâce aux qualités d'assimilation et de souplesse de notre race, nous les avons immédiatement perfectionnées.

Nous aussi, nous avons eu nos fusées, fusées de différentes formes et couleurs qui, combinées à certaines positions de l'avion, constituaient un code de signaux chiffrés pour les batteries d'artillerie.

Mais le système était défectueux : souvent (et avec quelle rage l'avons-nous constaté), la fusée ne partait pas, le rugueux fonctionnait mal, ou bien la force du vent était telle que tout virage, volte ou mouvement devenait impossible ou était tellement déformé, qu'il devenait incompréhensible pour les artilleurs des batteries.

Alors la fusée fut abandonnée et remplacée, après quelques tâtonnements, par la T. S. F., l'appareil idéal qui, grâce à quelques signaux conventionnels, va permettre à l'avion qui croise dans les airs de rester en communication constante avec le commandant de la batterie, lui permettre de rectifier instantanément son tir, et en quelques coups bien réglés de déclancher le tir d'efficacité, comme nos artilleurs viennent de le faire si heureusement sur les réserves allemandes débouchant de Beine et de Nogent-l'Abbesse.

FERME D'ALGER, PRÈS REIMS, 26 septembre.

Aujourd'hui, c'est à notre escadrille d'être de service pour le réglage du tir d'artillerie du groupe de 105 et 120 qui est en position d'attente derrière notre terrain d'atterrissage.

Le commandant du groupe d'artillerie a convoqué le chef d'escadrille, ses pilotes et observateurs : il s'agit de repérer l'emplacement d'une batterie lourde allemande qui se trouve à 10 kilomètres de nous environ, et probablement dans le secteur Moronvillers, Nogent-l'Abbesse, Ferme d'Alger.

Cette batterie, qui a déjà fait subir de lourdes pertes à nos lignes d'infanterie, est insaisissable : c'est elle qui nous a si copieusement arrosés l'autre soir et provoqué notre déménagement hâtif ainsi que la destruction d'un avion.

Malgré les nombreuses reconnaissances faites ces jours-ci, il a été impossible, soit par la vue, soit par la photographie aérienne, de repérer son emplacement : nos artilleurs sont un peu exaspérés de ne pouvoir arriver à réduire au silence son feu meurtrier.

Le colonel S... qui commande le groupe des batteries françaises, ne cache pas son désappointement.

« Nous possédons peu d'éléments d'appréciation sur la position de cette satanée batterie boche, nous dit-il... »

« Comme direction générale d'après

mes calculs, d'après les points de chute, j'arrive à opiner pour une direction sensiblement est-est-nord, qui passerait par l'A d'Alger et l'F de la ferme Hurlot, continue-t-il en nous montrant la carte...

« Quant à la distance, l'examen d'une fusée retrouvée intacte et la lecture du point où elle a été débouchée nous donne la distance de 10 kil. 500.

« Enfin, d'après les ravages qu'ont faits les marmites, je conclus que c'est de la grosse artillerie, de la très grosse, qu'on ne cache pas dans un mouchoir de poche.

« C'est à vous, messieurs, d'arriver à découvrir cet emplacement... Jusqu'ici, les coups de sonde n'ont donné aucun résultat... J'ai pensé à une autre méthode, qui, je crois, sera peut-être très efficace. »

Et il explique au chef d'escadrille son plan : avoir toujours au-dessus de l'emplacement de la batterie présumée, un avion en observation, l'un remplaçant l'autre dans sa faction.

Évidemment ce sera un peu dur pour le matériel et le personnel, mais c'est logiquement la seule solution.

Nous nous partageons les quarts de faction. La première faction de la pointe du jour à 6 heures du matin m'échoit : tant mieux, on sera moins secoué par les remous. Par contre, nous la reprendrons de 6 heures du soir au coucher du soleil, c'est-à-dire vers 7 heures, 7 heures et demie.

Préparatifs de départ normal ; sur le terrain d'atterrissage, au moment où l'hélice va être mise en marche, le colonel S... s'approche de l'appareil et nous crie :

« Vous avez bien compris... vous attendrez là-haut que le camarade vous remplace... La continuité, la continuité dans l'observation... Et trouvez-la ! J'en fais mon affaire en trois coups ! »

Contact, ronflement de l'hélice et montée rapide vers le ciel ; le petit B..., sous-officier pilote, qui me conduit est un pilote ardent et adroit, son appareil rend bien ; il monte presque vertical vers le ciel : c'est un véritable ascenseur... Je regarde ma montre : 500 mètres en trois minutes. C'est vertigineux.

En bas, le panorama habituel du champ de bataille, connu, repéré, archirepéré par nos avions, se développe... Les grandes plaines avec leurs sillons qui forment des damiers, le luisant des cours d'eau, quelques taches blanches marquent les explosions des obus, ou l'éclair imperceptible de coups de fusil ; puis de grandes traces blanchâtres comme des traces de larves sur le sol : ce sont les tranchées montrant leur terre marneuse fraîchement remuée, véritable réseau d'araignée dont les fils embrouillés s'avancent au-devant l'un de l'autre, pour se perdre au contraire de part et d'autre dans la campagne en amorces clairsemées.

(A suivre.)

70 000 FRANCS DE PHOTOGRAPHIES.

— *J'ai vu...* porte à 70 000 francs la somme qu'il consacre annuellement à sa documentation photographique et paie n'importe quelle somme tous les documents intéressants, qu'ils se rapportent aux événements de la guerre ou à l'actualité mondiale.

LA COLLECTION COMPLÈTE DE *J'AI VU*.

— Nous adressons la collection complète de la Guerre à ce jour (36 numéros de *J'ai vu...* plus le numéro rétrospectif hors série) contre mandat-poste de 10 francs. Chacun des numéros isolément peut être fourni à nos lecteurs contre envoi de 0 fr. 25.

(1) Voir *J'ai vu* depuis le numéro 15.



TENUES DU FRONT

Les circonstances, les ruses de l'ennemi, à qui tous les moyens de nuire sont bons, ont obligé nos soldats à adopter, parfois, les tenues les plus étranges. Témoin celles des pénitents en cagoules, au costume de loin invisible, que nous donnions dans un de nos derniers numéros. Voici, maintenant, que de nouvelles armes réclament de nouvelles défenses. C'est, au milieu, le soldat équipé pour résister aux

gaz asphyxiants : loup de caoutchouc, lunettes de mica, et sur la bouche, le masque qui retient le tampon protecteur contre les émanations mortelles. A gauche et à droite, deux lanceurs de bombes. Ils nous rappellent, avec leur cuirasse et leur bourguignote protectrice des balles, les guerriers du moyen âge. Ils portent à leur ceinture, avec les chapelets de grenades, tout un arsenal d'armes blanches inattendues.

EN MARGE DE LA GUERRE



Le Président de la République, en témoignage de satisfaction, passe en revue les troupes qui ont pris part aux batailles du Nord et d'Arras.



Le général Sarrail et le ministre de la Guerre (X) visitent dans leurs cantonnements à N. les soldats de la 1^{re} division.



M. Justin Godard (X), sous-secrétaire d'Etat au ministère de la Guerre, passe en revue, aux Invalides, les voitures et ambulances offertes par S. M. l'Impératrice de Russie.



Le prince Arthur de Connaught, accompagné du général d'Urbal, décore, sur la place d'une vieille ville du nord de la France, des officiers et des soldats blessés.



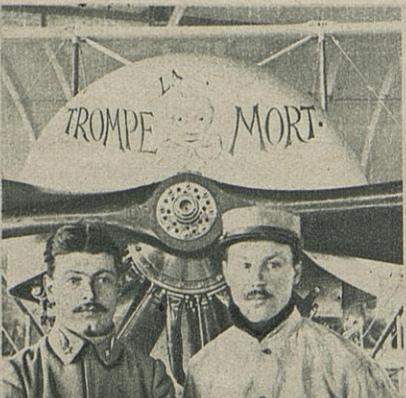
Le cheik El Amokreni (X), délégué par le gouvernement français au service du culte musulman auprès des troupes indigènes, vient d'arriver en France.



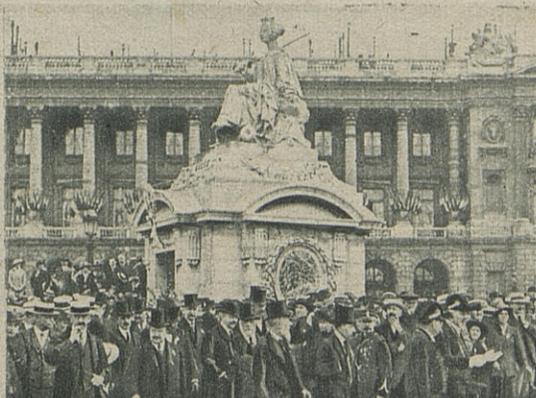
Le mariage d'un héros. Le lieutenant Pepetin (X), le premier officier qui entra en Alsace, où il fut blessé, se marie à l'église Saint-Jacques, à Paris.



Près de la statue de Strasbourg, le 14 juillet, M. Maurice Barres, président de la Ligue des Patriotes, prononce quelques émouvantes paroles.



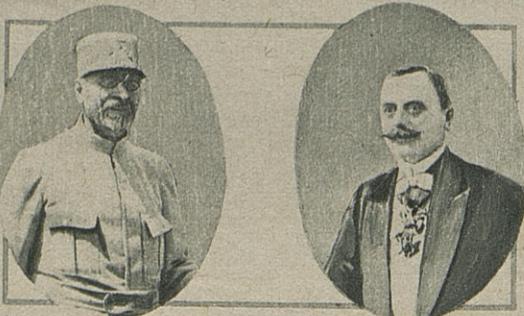
L'aviateur Lenoir (à gauche) qui, fin juin, descendit dans la région de V., un aviatik sur son appareil « Trompe la Mort ».



Devant la statue de Lille. L'image de la ville encore envahie, qui se dresse sur la place de la Concorde, fut cette année le but de patriotiques pèlerinages.



Pendant la « Journée de Paris ». La ville de Paris a fait quêter au profit de ses œuvres militaires de bienfaisance, le jour de la fête nationale.



Le général Micheler, récemment blessé, vient d'être promu commandeur.

M. Ghendeff, l'homme d'Etat bulgare, emprisonné pour des raisons ambiguës.



L'Allemagne s'est décidée à nous renvoyer nos grands blessés. En voici tout un train arrivant à la gare de Bellegarde.

UNE SEMAINE DE GUERRE : DU 10 JUILLET AU 16 JUILLET

SAMEDI 10 JUILLET. — Avance de nos troupes au ban de Sapt.
— Ordre du jour de confiance au ministère.
— Capitulation générale des Allemands dans le Sud-Ouest Africain.
— Triomphe du général Botha.
— Le général Gouraud amputé du bras droit.
DIMANCHE 11 JUILLET. — Tentatives allemandes infructueuses dans la région de Souchez.
Recensement des prisonniers faits par nous les 8 et 9 juillet : 881 soldats et 21 officiers.
— Les Allemands bombardent Sampigny.
— Remise de la médaille militaire au général Gouraud par le Président de la République.
— Publication du texte de la note allemande aux États-Unis.
LUNDI 12 JUILLET. — L'armée britannique repousse une attaque allemande.

— Les journaux de tous les pays commentent la note allemande.
— La Presse américaine est indignée.

MARDI 13 JUILLET. — Violentes attaques repoussées dans le secteur d'Arras, en Woëvre, à Neuville-Saint-Vaast, Lombaertzyde et Nieuport.
— L'offensive italienne se développe avec succès en Carnie et sur l'Isonzo.
— L'Allemagne menace la Roumanie.
— Les Russes infligent des pertes sérieuses aux Austro-Allemands.
— M. Poincaré reçoit le collier de l'Annonciade.

MERCREDI 14 JUILLET. — Transfert des cendres de Rouget de Lisle aux Invalides. Fête nationale. Manifestations devant la statue de Strasbourg.

— Échec complet de l'offensive allemande en Russie.

JEUDI 15 JUILLET. — Les Allemands, repoussés sur tout le reste du front, ont repris une partie du Bois de Beauséjour.
— Le nombre de prisonniers faits par les Russes au combat de Bykhava est de 22 700.
— Légers progrès en Alsace.
— Situation de plus en plus tendue entre les États-Unis et l'Allemagne.
— Le président Wilson prépare sa réponse.
— Forte attaque allemande au nord de Varsovie.

VENDREDI 16 JUILLET. — Les Allemands attaquent partout et sont partout repoussés, laissant des prisonniers entre nos mains à la forêt de Parroy.



CROQUIS DE JUILLET 1915

Les temps héroïques durent toujours. Ils sont fertiles en images imprévues. Voici, évoquées sur le vif, par l'artiste Henri Zo, trois scènes de Juillet 1915 et que Juillet 1916 ne verra sans doute pas. A la Banque de France, c'est la foule qui, à l'appel du pays, apporte son or à tous les guichets. Au premier plan, une pauvre vieille femme tire de sa bourse de cuir à cordons les deux ou trois louis qu'elle gardait jalousement sous la pile de linge. Puis c'est Georges Habert,

le héros de l'Hartmannswillerkopff, à dix-sept ans blessé deux fois, cité à l'ordre du jour, passant devant M. Gessler, en Sorbonne, l'oral de son baccalauréat. Enfin, une scène d'émotion comme on en voit depuis quelques jours dans toutes les gares de France : le retour du permissionnaire, au front depuis onze mois et qui vient, pour quatre jours, revoir les siens et puiser auprès d'eux le courage de repartir se battre, lui aussi, comme tous, jusqu'au bout.



A METZERAL : LE GÉNÉRAL DE MAUD'HUY DORT DANS LA TRANCÉE

C'est entre Munster et Metzeral que fut pris ce document. On sait l'offensive énergique qu'ont poursuivie nos Alpains dans cette région d'Alsace, elle nous a valu la prise de Metzeral et de Sondernach. Ces opérations ont été conduites par le général de Maud'huy. Le voici (+), après une longue marche sur le terrain même de l'action, brisé de fatigue et dormant au revers

d'un fossé, tandis que le général de P (*), le héros de tant de rencontres, inspecte, debout, les tranchées ennemies. On voit que si la vie de nos soldats est dure, celle de leurs chefs ne l'est pas moins. Aussi, que ne peuvent exiger de leurs troupes de pareils entraîneurs d'hommes qui tiennent à honneur de partager toutes leurs fatigues et tous leurs dangers.